

Animée par une volonté farouche de témoigner des injustices, Anne-Isabelle Tollet a choisi de quitter les studios de télévision parisiens pour devenir grand reporter. Alors correspondante permanente au Pakistan, elle alerte la communauté internationale sur le sort d'Asia Bibi, condamnée à mort pour blasphème, en publiant son témoignage, actuellement en cours d'adaptation pour le cinéma. Parallèlement à ce combat, elle s'attelle aujourd'hui à l'écriture de son premier roman, inspiré de sa relation inattendue avec une femme talibane.

L'appel du terrain : être journaliste pour témoigner

C'est ce qui m'a toujours animé. Jusqu'à l'âge de 16 ans, j'hésitais entre être avocate ou journaliste parce que j'ai toujours été sensible à l'injustice d'une manière générale [...] En 1989, à la chute du mur de Berlin, j'étais en seconde et j'étais fascinée par cette actualité, sans trop comprendre exactement ce qui était en train de se passer. Mais j'étais absolument fascinée en voyant les journalistes témoigner à la télévision. Ils avaient un tel enthousiasme à commenter cet événement que je me disais : « C'est fantastique, j'aimerais être là ».

Ce qui m'a vraiment définitivement fait basculer, c'est de voir les premiers reportages de Marine Jacquemin sur TFI sur les talibans en Afghanistan. Elle avait pris des risques presque inconsidérés parce qu'elle continuait à filmer même quand ils pensaient qu'elle ne filmaient pas et retranscrivait la tension dans le reportage. Je trouvais ça fantastique. Je me disais : « Je veux absolument faire ce métier et j'irai montrer ou dénoncer ce qu'il se passe à travers le monde, mais en étant témoin et pas avocate ou militante ».

[...] J'ai démarré dans ce métier en étant présentatrice de journaux télévisés. Et puis, très vite, j'ai ressenti l'appel du terrain parce que je trouvais cela intéressant, je voulais être là où ça se passe, au cœur de l'actualité. En 2000, j'ai eu l'opportunité, quand j'ai démarré à i>TELE, d'être envoyée au Kosovo pendant la guerre entre les Serbes et les Albanais [...] Je suis partie 15 jours là-bas et ça a été absolument passionnant parce que j'étais toute seule avec ma caméra dans ce conflit que je ne maîtrisais pas complètement et, en même temps, c'était fascinant de passer des Albanais aux Serbes, qui se détestaient mais qui étaient chacun un peuple adorable. Je ne comprenais pas pourquoi ils en étaient arrivés là. Cela m'a permis



Anne-Isabelle Tollet

déjà de prendre pas mal de distance et de comprendre que la vie en dehors de l'hexagone n'était pas aussi simple que cela, et qu'il y avait des enjeux, par ailleurs, qui pouvaient tout simplement tuer des gens [...]

Quand un journaliste met la lumière sur un événement ou une injustice dans le monde, quelle qu'elle soit, c'est loin d'être inutile, au contraire. Mais c'est aussi un choix : soit le journaliste part du principe qu'il veut mettre ça en évidence pour que le monde soit témoin de ce qu'il voit, soit il se bat pour convaincre sa rédaction pour qu'on parle de cet événement-là [...]. Ce rôle de témoin, à mon sens, est fondamental pour qu'ensuite, toute la machine et toutes les organisations qui sont là pour défendre les droits de l'homme se mette en marche. Montrer c'est une façon aussi de dénoncer, mais on essaie de montrer de la manière la plus équitable qui soit, justement parce qu'on est aussi conscient des conséquences que cela peut avoir derrière [...]. Et puis témoigner, ce n'est pas toujours simple. Au contraire, on nous empêche souvent d'assister ou de commenter des événements. C'est donc déjà un premier combat d'une certaine façon.

« Si Asia Bibi avait été musulmane, j'aurais fait exactement la même chose »

C'est vrai qu'en témoignant, on aide à faire avancer les choses. Mais après, on peut être plus ou moins heurté ou avoir plus ou moins envie de s'engager dans ce dont on a été témoin. Et c'est effectivement ce qui est arrivé avec Asia Bibi. Cela a été un hasard complet parce que j'ai couvert cette actualité comme tous les journalistes. Mais ce qui a fait la différence sans doute, c'est que je connaissais bien le ministre des Minorités pakistanais¹ qui est tout de suite venu me voir pour me demander de l'aide. Il m'a présenté la famille d'Asia Bibi et forcément, je ne pouvais pas être complètement insensible à leur souffrance. Et puis, en enquêtant plus en amont sur cette loi du blasphème, sur le cas d'Asia Bibi, en allant dans son village, en rencontrant les gens, ceux qui l'ont condamnée, etc., je me suis rendu compte qu'elle était victime d'une cruelle injustice et que, oui, j'étais partante pour essayer de motiver ma rédaction pour qu'ils en parlent. Ce qu'ils ont fait. C'est grâce à cela qu'un éditeur depuis Paris, voyant l'un de mes reportages, m'a appelée en me disant : « Si on faisait un livre sur Asia Bibi, est-ce que ça pourrait aider ? » [...] Et c'est comme ça que je suis partie dans l'aventure du livre. Et effectivement, presque malgré moi, c'est devenu mon combat. Mais en toute humilité, ça n'a pas été mon moteur de me dire : « Je vais défendre cette femme parce que j'ai une âme de Mère

Teresa ». J'ai été sensibilisée par cette histoire et j'ai estimé que je n'avais pas le droit de ne pas aider cette famille [...] J'ai souvent été, parce qu'elle était chrétienne, reprise par des catholiques, des chrétiens plus ou moins nuancés qui ont résumé cette histoire à une seule chose : l'oppression des chrétiens en terre d'islam. Je l'ai regretté parce que je sais que c'est contre-productif. Aborder le problème par ce prisme-là, c'est la garantie que cette loi ne sera jamais amendée, voire réformée, et qu'Asia Bibi ne sorte jamais de prison. Il ne s'agit pas de mener une bataille contre le Pakistan qui est musulman. Je respecte infiniment l'islam et, pour avoir vécu là-bas, je sais que la majorité des Pakistanais pratiquent un islam modéré et sont hypertolérants envers les Occidentaux et les chrétiens [...] Je suis militante pour la justice, mais je ne porte aucun flambeau ou idéologie religieuse. Si Asia Bibi avait été musulmane, j'aurais écrit le livre de la même façon ; j'aurais fait exactement la même chose et sans doute que cela aurait été plus productif dans la mesure où l'on ne se serait pas focalisé sur le fait qu'elle était chrétienne, mais sur le fait qu'au Pakistan, les musulmans sont opprimés par une loi barbare et moyenâgeuse, une loi injuste dont les gens se servent pour régler des conflits personnels ou pour récupérer des bouts de terrain ici ou là.

Continuer le combat pour que ces gens ne soient pas morts pour rien

Je connaissais bien Shahbaz Bhatti et, à travers l'histoire d'Asia Bibi, on s'est encore plus rapprochés. On était amis, tout simplement. Et quand je me suis levée, le matin de sa mort, en découvrant chez moi, sur les écrans de télévision, des images de lui gisant baigné de sang dans sa voiture criblée de balles, c'est presque à ce moment-là que j'ai réalisé à quel point on ne vivait pas dans la fiction. Cela faisait trois ans que je vivais dans ce pays, je savais qu'il était menacé, il savait qu'il était menacé de mort par les talibans, mais pour autant, je n'y croyais pas vraiment. Le jour où c'est arrivé, je suis tombé du ciel en me disant : « c'est terrible, ça arrive vraiment ». Cela m'a énormément touchée et ça m'a aussi sans doute confortée dans l'idée de continuer ce combat parce que je ne voulais pas qu'il soit mort pour rien. Juste avant, Salman Taseer qui, lui, était musulman, avait aussi été assassiné pour avoir pris la défense d'Asia Bibi. Après, c'était Shahbaz et ensuite, il n'y avait plus personne. Du coup, je me disais : « Mais après tout, pour que ces gens-là ne soient pas morts pour rien... ». Et puis, surtout, cela m'a confortée dans l'idée de continuer à combattre cette injustice parce qu'Asia Bibi était devenue

« J'irai montrer ou dénoncer ce qu'il se passe à travers le monde, en étant témoin »

emblématique, une icône, mais tous les jours, il y a des gens qui meurent ou qui sont jetés en prison à cause de cette loi. Je me disais donc que c'était facile pour moi, qui n'étais pas pakistanaise et qui pouvais rentrer dans mon pays en étant à l'abri, de continuer à dénoncer cette loi qui, là-bas, terrorise les populations et dont personne ne peut parler sans risquer la mort [...] Il m'est arrivé parfois de penser qu'il aurait peut-être mieux valu que je n'écrive pas ce livre parce qu'Asia Bibi serait peut-être déjà sortie de prison. Le fait de la mettre encore plus dans la lumière et, à travers les conférences que j'ai pu donner au Conseil des droits de l'homme à l'ONU, de faire en sorte que les pays et les grandes organisations internationales interpellent le Pakistan, a incité le gouvernement pakistanais à la laisser enfermée. Mais je sais que si ce livre n'avait pas existé, elle serait sans doute déjà morte. Ça l'a vraiment protégée parce que tous les chefs d'État des pays européens dans lesquels le livre est sorti ont téléphoné au président pakistanais en disant qu'ils étaient inquiets pour le sort d'Asia Bibi [...] J'ai vraiment la garantie qu'elle était super bien protégée en prison à cause de cette pression internationale.

« La différence ne m'a jamais fait peur »

Cette histoire de femme afghane, talibane, que j'ai envie d'écrire à travers une fiction, dans un roman, c'est aussi pour brouiller les pistes à titre personnel. Elle est intéressante dans la mesure où elle montre, à travers cette relation suivie que j'ai pu avoir avec elle pendant un an que, même si tout nous sépare, finalement, on peut s'entendre et on peut rire, on peut s'amuser et on peut arriver à se comprendre. Parce qu'en tant que journaliste, j'ai toujours attaché une grande importance à ne pas tomber dans le panneau manichéen [...] A priori, on a envie de mettre sur le dos de cette femme tout un tas de clichés et d'horreurs. Et on se rend compte au fil du temps que c'est une femme humaine et généreuse, avec ses souffrances. En se mettant à sa place, de son point de vue à elle, on comprend mieux pourquoi elle soutient la burka, pourquoi elle est

tant attachée à cette religion, pourquoi elle soutient le régime taliban [...] Quand on parlait de la burka, elle me disait : « Mais qu'est-ce que vous faites avec les personnes âgées dans vos pays ? Qu'est-ce que tu vas faire de tes parents, tu vas vivre avec eux ? » Je disais : « Eh bien non, ils vont aller dans des maisons spécialisées ». Et elle m'a dit : « Mais on va les remettre à des étrangers, c'est indigne ! » et elle a eu cette réflexion fabuleuse qui était : « Quand je pense que vous nous faites la guerre parce que vous considérez qu'on traite mal les femmes, regardez comment vous traitez vos parents » [...] Vu comme ça, ça remet beaucoup de choses en question. C'est cela qui m'intéresse. La différence fait peur, mais moi, elle ne m'a jamais fait peur et je crois que c'est aussi pour ça que j'ai voulu faire ce métier [...]

« Une injustice commise quelque part est une menace pour la justice dans le monde entier »

Je trouve ça formidable de s'engager. Parce que, justement, quand on s'engage comme cela, loin de chez soi, quand on ne répond pas à cette loi de la proximité, même si on ne voit pas forcément ou immédiatement les fruits de son engagement, cela permet de maintenir un monde qui tend quand même vers la paix. Et je pense qu'il ne faut pas fermer les yeux, qu'il faut continuer à défendre et à combattre les injustices, la torture et la peine de mort aussi qui, à mon sens, est complètement barbare. Cela me fait penser à une phrase de Martin Luther King qui disait : « Une injustice commise quelque part est une menace pour la justice dans le monde entier ». Donc, même si c'est un épiphénomène, je pense qu'il ne faut pas fermer les yeux et qu'il faut le combattre parce que cela servira de modèle à d'autres pour éviter que d'autres injustices ne soient commises par ailleurs. ●

1. Shahbaz Bahtti, homme politique pakistanais de confession catholique, connu pour ses prises de position contre la loi sur le blasphème et son soutien à Asia Bibi. Nommé ministre des minorités religieuses en 2008, il est régulièrement menacé de mort avant d'être assassiné, le 2 mars 2011.